

Lucrèce
De rerum natura. Synopsis

François-Xavier Chenet

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Orientations bibliographiques

I. Les textes :

• **Épicure** : la *lettre à Hérodote* expose les principes généraux de la théorie épicurienne de la nature, la *lettre à Pythoclès* expose la théorie épicurienne des phénomènes célestes, la *lettre à Ménécée* expose la morale épicurienne.

- *Lettres et maximes* (éd. présentée et commentée par Marcel Conche, éd. de Mégare, 1977 ; repris aux PUF, collection « Epiméthée »). Donne les trois lettres d'Epicure, les *Maximes capitales* et les *Sentences vaticanes* dans le texte original ; traduction et annotation exégétique. Index des matières très détaillé, bibliographie. Ouvrage précieux.

- *Lettres, maximes, sentences* ; éd. J.-F. Balaudé, Le livre de poche, 1994 [ouvrage tout à fait excellent].

J. Salem donne un excellent commentaire de la lettre à Hérodote : « Commentaire de la lettre à Hérodote » in *Cahiers de philosophie ancienne*, Ousia, 1993, diffusion Vrin.

- *Doctrines et maximes* ; trad. M. Solovine, 2ème éd. augm. avec une note sur le "clinamen", Alcan, 1938; rééd. Hermann, 1985, avec introd. de J.-P. Faye.

• Lucrèce : *De la nature* (utiliser l'édition Budé, « Les Belles Lettres » par A. Ernout, 2 vol., 1920, de préférence à l'édition Garnier-Flammarion). Le texte français de la trad. Ernout vient d'être repris par Gallimard dans la coll. "Tel". Mme José Kany-Turpin vient d'en donner une nouvelle, et remarquable, traduction (Aubier, 1993) récompensée du prix Nelly Sachs de la traduction.

- Diogène Laërce : *Vies, doctrines et sentences des hommes illustres* (trad. Genaille, G-F, t. 2, section X : Les épicuriens ; D.L. donne le texte des trois lettres d'Epicure qui ont été conservées.

- Léon Robin & Alfred Ernout : *De rerum natura. Commentaire exégétique et critique*. 3 vol. : livres I-II ; III-IV, V-VI ; coll. « Budé », Les Belles Lettres, 1925-1926. Le t. 1 de ce commentaire donne la traduction des lettres d'Epicure.

II. Etudes :

- Léon Robin : *La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique* [1923], Albin Michel, 1963. [v. pp. 135 sqq ; 387 sqq.]

- Léon Robin : *La morale antique* [1938], PUF, 1963 (voir pp. 49 sq, 120 sq, 149 sq, 160 sq.)

- Léon Robin : *La pensée hellénique des origines à Epicure*, PUF, 1942 ; 2ème éd. 1947.

- Léon Robin : « Sur la conception épicurienne du progrès », *Revue de métaphysique et de morale*, 1916. Article portant surtout sur Lucrèce, repris in *La pensée hellénique des origines à Epicure*, PUF, 2ème éd. 1947.

- Jacques Brunschwig : « L'argument d'Epicure sur l'immutabilité du tout », in *Permanence de la philosophie*, Mélanges Joseph Moreau, La Baconnière, Neuchâtel, 1977, pp. 127-150 (repris in J. Brunschwig : *Etudes sur les philosophies hellénistiques*, PUF, 1995, pp. 15-42).

- Gabriel Droz-vincent : « L'atomisme dans le monisme épicurien », *Revue des Etudes philosophiques*, 1/ 1995.

- Joseph Moreau : « Le matérialisme épicurien et l'ordre de la nature », *Revue des Etudes philosophiques*, 4/ 1975.

- Joseph Moreau : « Epicure et la physique des dieux », *Revue des études anciennes*, 1968. Articles repris in J. Moreau : *Stoïcisme, épicurisme, tradition hellénique*, Vrin, 1979.

- A. J. Festugière : *Epicure et ses dieux*, PUF, 1946; 2ème éd. corrigée, 1968.

- D. Babut : *La religion des philosophes grecs*, PUF, 1974.

- *Questions épicuriennes*, N° spécial de la *Revue des Etudes philosophiques*, 1967.

- *Actes du VIIIème congrès de l'Assoc. G. Budé*, 1968, Les Belles Lettres; entièrement consacré à l'Epicurisme.

- Pierre Boyancé : *Epicure*, PUF, 1969.

- Jean-Claude Fraisse : *Philia. La notion d'amitié dans la philosophie antique*, Vrin, 1974 (Voir chap. 3 : « L'épicurisme. Amitié et plaisir d'exister »).

- Emile Bréhier : *Histoire de la philosophie* (voir le vol. 1 de la réédition dans la coll. Quadrige, PUF, pp. 68-71; 295-320; 359-363).

- Graziano Arrighetti : « Epicure et son école » (pp. 752 sqq) et Alain Michel : « La philosophie en Grèce et à Rome », (pp. 783 sqq), in *Histoire de la philosophie* (v. sous la direction d'Y. Belaval, bibli. de la Pléiade, T. 1)

- Jacques Chevalier : *Histoire de la pensée*, v. t. I : *La pensée antique*, Flammarion, 1955; v. l'atomisme : pp. 109-116; l'épicurisme, pp. 455-482; Lucrèce : pp. 506-513. Cet ouvrage est en cours de repartition aux Editions Universitaires.

- Albert Rivaud : *Histoire de la philosophie*, v. t. I : *Des origines à la scolastique*, 2ème éd. PUF, 1950, v. pp. 98-108 sur Démocrite, pp. 343-371 sur l'épicurisme.
- Pierre Aubenque in *Hist. de la philosophie*, sous la direction de F. Chatelet, Hachette, t. I : la philosophie païenne; v. pp. 55-62 et 205-218.
- Victor Goldschmidt : *La doctrine d'Epicure et le droit*. Vrin, 1977.
- Geneviève Rodis-Lewis : *Epicure et son école* ; coll. Idées, Gallimard, 1975.
- Geneviève Rodis-Lewis : « Nature et civilisation dans l'épicurisme », *Etudes philosophiques* 1975/4, pp. 415-433.
- Jean Brun : *L'épicurisme*, Que sais-je ? n° 810.
- Jean Salem : *Tel un dieu parmi les hommes. L'éthique d'Epicure*, Vrin, 1990.
- Jean Salem : *La mort n'est rien pour nous. Lucrèce et l'éthique*, Vrin, 1990. L'ouvrage, remarquable, contient une bibliographie complète et classé.
- Jean Salem : *Démocrite. Grains de poussière dans un rayon de soleil*, Vrin, 1996.
- Jean Salem : *La légende de Démocrite*, Klincksieck, 1996.
- Jean Bollack, Heinz Wissmann : *La lettre d'Epicure*, Ed. de Minuit, 1971 [édition critique de la lettre à Hérodote].
- Jean Bollack : *La pensée du plaisir*. Ed. de Minuit, 1975. [édition critique de la lettre à Ménécée]
- C. Martha : *Le poème de Lucrèce* (Hachette, 1869); rééd. ultérieures.
- Pierre Boyancé : *Lucrèce et l'épicurisme*, PUF, 1963.
- Pierre Boyancé : *Lucrèce*, PUF, 1964.
- Marcel Conche : *Lucrèce et l'expérience*. Seghers, 1967. Réédité, Editions de Mégare, 1981.
- Francis Wolff : *Logique de l'élément. Clinamen*. PUF, 1981.
- Gilles Deleuze : « Lucrèce et le naturalisme » (article de 1961, repris et remanié sous le titre de « Lucrèce et le simulacre » dans *Logique du sens*, éd. de Minuit, 1969, pp. 307-324).
- Mayotte Bollack : *La raison de Lucrèce. Constitution d'une poétique philosophique avec un essai d'interprétation de la critique lucrétienne*. Ed. de Minuit, 1978.
- Gaston Bachelard : *Les intuitions atomistiques*, Boivin, 1935; rééd. PUF.
- Friedrich Lange : *Histoire du matérialisme*, tr. fr., 1877, t. 1.
- Hegel : *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, t. 4, trad. Pierre Garniron, Vrin, 1975, v. pp. 686-734.
- Marx : *La différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure* [Thèse, Iéna, 1841], trad., introd., annotation par J. Ponnier, Ducros, Bordeaux, 1970.
(Voir : Jean-Marc GABAUDE : *Le jeune Marx et le matérialisme antique*, "Sentiers", Privat, Toulouse, 1970 ; Francine Markovits : *Marx dans le jardin d'Epicure*, Ed. de Minuit, 1974).
- La fréquentation du *Traité du destin (De fato)*, *De la nature des dieux (De natura deorum)*, *Des termes extrêmes des biens et des maux (De finibus bonorum et malorum)* de Cicéron serait souhaitable

Introduction générale

Epicure, né à Athènes en 341 av JC, fonde son école [Le Jardin] en 306 et meurt en 270. Il n'est pas l'inventeur de l'atomisme (ce furent les abdéritains Démocrite et Leucippe). Epicure n'innove pas moins par rapport aux abdéritains. Lucrèce n'innove pas philosophiquement : il transmet, expose et justifie la doctrine.

Quelques repères chronologiques seront certainement utiles : Thalès [640-548], Anaximandre [610?-547?], Pythagore [585-500], Anaximène [550-480], Héraclite [545-480], Parménide [540-450], Anaxagore [500-450], Empédocle [490-430], Zénon d'Elée [490?-?], Socrate [469-399], Démocrite et Leucippe d'Abdère [460-370], Platon [427-347], Aristote [384-322], Epicure [341-270], les stoïciens Zénon de Cittium [335-264] et Chrysippe [281-205], Cicéron [106-43], Lucrèce [98?-53?].

Lucrèce naît quelques 240 ans après Epicure, quelque 360 ans après Démocrite.

De Lucrèce, l'on ne sait vraiment pas grand chose, sauf qu'il a vécu *une quarantaine d'années dans la première moitié du premier siècle avant Jésus-Christ*. On ne sait ni sa date de naissance (autour de 98-94), ni celle de sa mort (autour de 55-52), ni la durée précise de sa vie (40-44 ans), ni sa classe et son statut social (on a fait beaucoup d'hypothèses à la fois à partir de son nom, à partir de son surnom [*cognomen*] Carus, à partir du dédicataire de son poème, Memmius ou plus encore en raison des positions politico-sociales de l'épicurisme). On ne sait quand il écrivit son poème (en février 54, Cicéron dit à son frère Quintus avoir lu les « *poemata* » de Lucrèce, mais cela désigne-t-il le *De rerum natura* ?) On ne sait comment et à la suite de quoi il est mort. La thèse de son suicide et celle de sa folie vient du seul saint Jérôme (dans sa *Chronique*) que cette thèse arrange trop pour qu'on l'accepte les yeux fermés... Le suicide d'un négateur de la Providence est une aubaine suspecte. La thèse de la folie de Lucrèce ne peut vraiment invoquer le « *docti furor Lucreti* » de Stace, furor pouvant signifier seulement l'enthousiasme de Lucrèce dans son poème. Curieusement, les apologistes Lactance et Arnobe ne disent mot de sa folie et de son suicide, alors qu'ils tirent à boulets rouges sur l'égarement dans lequel tombe l'épicurisme. Certains ont cru pouvoir trouver des indices du déséquilibre mental de Lucrèce dans le désordre rédactionnel régnant dans son poème (mais il n'en comporte aucun qui soit évident et majeur...) et dans l'atmosphère de certaines pages qui manifestent une anxiété, un pessimisme et quelque goût macabre : voir les pages critiques de l'amour-passion à la fin du livre IV, le pessimisme antifinaliste dans le chant V (la nature est une marâtre) et la description de la grande peste d'Athènes sur laquelle s'achève ou s'interrompt le poème.

Lucrèce n'a ni inventé, ni semble-t-il (à comparer ce qu'il dit avec les lettres et les fragments conservés d'Epicure et toute la doxographie, d'autre part), même amendé, ni prolongé l'épicurisme ; à défaut de l'originalité, son poème cosmologique n'en est pas moins un puissant exposé de la doctrine d'Epicure, exposé d'autant plus précieux pour nous que l'œuvre d'Epicure est massivement perdue. Le *Traité de la nature*, son œuvre majeure, est perdue et l'on ne possède plus de lui que *trois lettres* (heureusement majeures et étendues, du moins les deux premières) à Pythoclès, à Ménécée et à Hérodote *et quelques maximes*, à l'authenticité discutée.

Le hasard, ce hasard qui fait les mondes pour Epicure, a ainsi fait, comme l'a noté P. Boyancé, qu'une philosophie aussi grecque que celle d'Epicure n'a été connue que par un monument latin, qu'une école qui privilégiait tant le maître n'est connue que par l'œuvre d'un disciple et qu'une secte auprès de laquelle poésie et culture étaient suspectes a pu propager sa doctrine grâce à un poème. Autant de paradoxes.

Le choix de la forme poétique pour exposer une doctrine qui est avant tout une physique — ce qui la rend, a priori, peu propre à ce genre d'exposé —, est assez surprenant, mais peut s'expliquer : poète, Lucrèce (dont on ne connaît pas d'autre œuvre) ne disposait peut-être que de cet instrument pour faire connaître et répandre la doctrine à laquelle il adhérerait ; peut-être aussi jugea-t-il, étant donné les difficultés que rencontrait à Rome l'école épicurienne, qu'il n'était pas de moyen plus approprié. Il faut tout de même ajouter que le clivage poésie-philosophie n'est pas encore absolument consommé, qu'Empédocle avait exprimé sa cosmogonie dans un poème et qu'il n'y a pas d'antinomie entre cette forme et ce fond.

Ce qui rend plus étonnant le choix de cette forme, c'est surtout que *le fond même de l'épicurisme y répugne*, dans la mesure où il résout toutes choses dans de prosaïques

combinaisons d'atomes et dans la mesure où l'imagination est son ennemie, étant source de tant de fantômes et de peurs... Mais c'est surtout la sorte de haine de la poésie qui est caractéristique de cette école qui rend le choix de cette forme pour le moins curieux. Epicure condamnait la poésie au motif de son élitisme (la poésie n'est accessible qu'à une élite ; l'épicurisme s'adresse à tous les hommes) et au motif qu'elle a parti lié au mythe et à la religion contre lesquels l'épicurisme est radicalement tourné.

On ne sait même pas quel accueil les gens de la secte firent à son œuvre que publia, après sa mort, son ami Cicéron.

On n'expliquera pas ce choix par l'admiration réelle que voue Lucrèce aux grands poètes latins, mais sans doute par la vogue d'Empédocle à Rome, le goût marqué des Romains pour la poésie scientifique et cosmologique, goût dont les historiens ont pensé qu'il était dû à la lecture de Lucrèce, alors qu'il est sans doute au fondement du choix de la forme poétique par Lucrèce.

Lucrèce justifie lui-même le choix de cette forme : il ne serait *pas de meilleur moyen de faire passer cette pilule amère* qu'est à certains égards (au commencement du moins) la doctrine épicurienne que d'utiliser le miel de la poésie pour la faire passer :

« Mais c'est comme quand les médecins tâchent de donner aux enfants l'absinthe rebutante : auparavant, sur les bords, ils enduisent les coupes de la liqueur blonde et douce du miel, afin que l'enfant qui ne se méfie pas se laisse duper jusqu'aux lèvres, et cependant absorbe tout le breuvage amer de l'absinthe... Ainsi moi maintenant, parce que cette étude paraît en général trop austère à ceux qui ne l'ont pas pratiquée, et que le vulgaire recule devant elle avec aversion, j'ai voulu dans mes vers au doux langage t'exposer notre système et l'enduire pour ainsi dire avec le doux miel des Muses ».

Le titre de l'ouvrage de Lucrèce est l'exacte traduction latine de celui d'Epicure, texte dont il est à penser qu'il reprend l'ordre et le contenu.

L'ouvrage (inachevé ?) nous est parvenu grâce à Cicéron, Lucrèce étant mort (suicide ?). On ne sait ce qu'il doit à son « éditeur ». Le plan de l'ouvrage composé de six « chants » [*carmina*] ou six « livres », comportant en tout 7400 vers, est clair et simple. Ces chants sont assez équilibrés, même s'il est patent qu'ils tendent à s'alourdir et que les trois derniers (4018 vers) pèsent « plus lourd » que les trois premiers (3382 vers) [I = 1110 vers ; II = 1172 vers ; III = 1100 vers ; IV = 1280 vers ; V = 1455 vers ; VI = 1283 vers].

Trois groupes de deux chants sont à distinguer, chaque groupe de chant étant introduit par un éloge d'Epicure : les deux premiers [I + II = 2282 vers] posent les principes généraux de l'atomisme, principes qui régissent notre monde et l'univers en général ; les deux suivants [III + IV = 2380 vers] étudient cette partie du composé humain qu'est l'âme ; les deux derniers [V + VI = 2738 vers] portent sur notre monde.

Plus précisément, le *chant I* établit qu'il doit exister des éléments simples quoiqu'invisibles, indestructibles composant tout ce qui est, et que tout ce qui est, est exclusivement composé d'atomes et de vide. Le *chant II* expose les propriétés des éléments simples. Le *chant III* s'attache essentiellement à établir la mortalité de l'âme qui résulte nécessairement de sa composition. Le *chant IV* porte sur les différentes opérations de l'âme, notamment ses opérations de connaissance : il s'agit de montrer qu'elles sont intégralement explicables par le simple mouvement des atomes. Le *chant V* est l'équivalent pour le monde du chant III pour l'âme et montre que le monde est mortel, enfin le *chant VI*, équivalent pour le monde du chant IV pour l'âme étudie les phénomènes de la nature pour établir la possibilité d'en rendre raison de façon intégralement naturelle par les atomes et le mouvement.

Ce plan qui est certainement de Lucrèce même, à se fonder sur les renvois internes, apparaît simple et même harmonieux. Comment se fait-il alors que l'on ait pu parler du *désordre* du poème de Lucrèce ?

Il n'y a guère que l'ordre entre le deuxième groupe de chants et le troisième, qui soit singulier : Lucrèce ne devrait-il pas aller *logiquement* des principes à l'explication "mécaniste" du monde, pour terminer sur l'homme ? Lucrèce applique les principes de l'atomisme à l'âme avant de les appliquer au corps ; il les applique à l'homme avant de les appliquer aux animaux.

On ne sait rien de l'ordre de composition du poème.

1) On a constaté la présence du nom de Memmius (dans les chants I, II, V) et son absence dans les autres, on n'a pas hésité à attribuer à un hypothétique refroidissement dans leurs relations l'absence de mention de Memmius ! Les chants III, IV et VI formeraient donc des chants postérieurs aux I, II, V ! On a pu, sur cette base, mais en interprétant autrement, tenir les chants I, II, V pour les premiers composés, les relations avec Memmius ayant été nouées entre temps... On voit la fragilité de ces hypothèses !

2) On a considéré que les chants les plus achevés étaient les premiers et que les moins parfaits étaient les derniers. I, II, V seraient autrement finis que III et surtout IV. Outre que la question de la perfection et de l'achèvement de chaque chant est sujette à discussion, il n'est pas évident que Lucrèce n'ait travaillé à un chant qu'une fois le précédent achevé ; l'inachèvement de certains chants peut s'expliquer diversement.

3) On a étudié de près les *renvois internes* (à des passages antérieurs [10, dans le chant I, au seul chant I ; 5 dans le chant II dont 4 au chant I et 1 à un passage antérieur du chant II ; 6 dans le chant III, dont 1 au chant I et 5 au chant III ; 8 dans le chant IV dont 1 au chant I, 1 au chant II et 6 au chant IV] ou à des passages ultérieurs (annonces dans le chant II d'une démonstration que réalise le chant V ; annonce dans le chant V). Ces renvois n'autorisent pas de conclusion évidente.

4) L'étude des *transitions entre chants*, placées en fin de chant ou au début d'un nouveau chant, a été faite. La fin du chant I introduit bien au chant II ; la fin du chant II n'introduit pas au chant III mais bien plutôt au chant V, sans exclure pour autant logiquement que l'on passe au chant III.

L'ordre de rédaction du *De rerum natura* continue à nous échapper.

Le poème est-il complet ? Sa fin abrupte sur un tableau macabre de la grande peste d'Athènes, simple illustration de la thèse selon laquelle la contagion des maladies s'explique par les mouvements des atomes, démesurément étendu par surcroît *ne peut être tenu pour une conclusion*. On peut tenir le poème pour inachevé, *mais que manque-t-il ?* la fin du chant VI, un ou plusieurs autres chants ? Le début du chant VI semble exclure que d'autres chants aient été prévus puisque Lucrèce déclare demander là son dernier effort à sa Muse ! Et d'ailleurs, que pourrait-il manquer ? Sans doute aurait-il pu alourdir encore le chant VI de l'explication de multiples autres phénomènes singuliers et trouve-t-on dans la lettre à Pythoclès, qui lui sert de source, bien d'autres phénomènes, mais l'exposé a déjà été suffisamment fastidieux. Un exposé de la canonique et de la morale épicurienne sont manifestement hors du champ d'un *Traité de la nature ou Physique*. Manquerait, à la rigueur, un exposé de la théologie épicurienne.

Il y a d'autres signes d'inachèvement du poème, mais ils ne sont pas simples à interpréter. Les multiples lacunes qui existent dans le texte peuvent *tenir à la seule transmission du texte* et ne pas être imputables à l'œuvre même. Les répétitions sont telles qu'on doute qu'un auteur les aurait laissées s'il avait eu le temps de réviser son œuvre ; les répétitions peuvent néanmoins, pour certaines, être délibérées et avoir valeur de leitmotiv.

Une chose paraît certaine, c'est qu'il n'y a *rien d'incohérent dans ce poème ou de si singulier* que l'on puisse en faire l'œuvre d'un fou. Le mystérieux suicide de Lucrèce, apologétiquement exploité par saint Jérôme et qui, de nos jours, aura donné matière à psychanalyser l'auteur et son poème (cf. le livre du Dr Logre), ne témoigne pas d'un déséquilibre que l'on pourrait repérer dans l'œuvre même.

Signalons :

1. que *le poème ne comporte ni titres, ni sous-titres* et donc que les titres couramment ajoutés (notamment dans l'édition Robin-Ernoult) n'engagent que les éditeurs ;

2. que *aucune division en alinéas ne figure dans les manuscrits* (le découpage du texte en unités discrètes, par exemple par Henri Clouard (G-F) relève d'une interprétation ;

3. que *il existe un certain nombre de lacunes dans le texte* qui nous a été transmis (d'une longueur que l'on n'est pas toujours en mesure d'évaluer...);

4. que *l'emplacement de certains vers est discuté* et qu'ils figurent, selon les éditeurs, à des endroits différents du livre ;

5. que ce texte est écrit en latin et qu'un recours à une traduction n'est jamais, quelle que puisse être la qualité de la traduction, qu'un pis-aller. Toute traduction est toujours une interprétation, une sollicitation (et la part d'interprétation est d'autant plus grande que le texte comporte par endroits des obscurités, liées sans doute à la transmission du texte). Le choix des mots est forcément solidaire d'une interprétation (ex. la traduction du mot latin « *religio* ») et les mots utilisés induisent toujours chez le lecteur une interprétation, quelquefois fautive (l'alternance de traduction de « *religio* » tantôt par « religion », tantôt par « superstition » peut égarer et masquer la permanence d'un terme).

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr